CRITIQUE, festival. ANGLET, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre Quintaou), le 7 septembre 2025. Maud LE PLADEC : « Static Shot » / Marco FERREIRA DA SILVA : « A Folia » (par le CCN-Ballet de Lorraine)

Après les remarquables pièces de Thierry Malandain et de Martin Harriague – présentées lors des deux premiers jours de la 35e édition du festival "*Le Temps d'aimer la Danse*", la soirée du 7 septembre au Théâtre Quintaou d'Anglet (Scène nationale du Sud-Aquitain) s'annonçait comme un moment-phare. Et le spectacle n'a pas déçu : porté par le CCN-Ballet de Lorraine, il a offert un diptyque explosif, mêlant l'intellectualité poétique de Maud Le Pladec et l'énergie tribale de Marco da Silva Ferreira.

Maud Le Pladec, directrice du **CCN-Ballet de Lorraine** et chorégraphe *star* de la cérémonie d'ouverture des JO de Paris 2024, présentait ***Static Shot***, une pièce qui porte la marque de son expérience olympique. On y retrouve cette ambition de

grande envergure, cette capacité à orchestrer le mouvement comme une force collective tout en y insufflant une sensibilité minutieuse. Le Pladec joue avec les dynamiques de groupe, où les corps s'assemblent et se disloquent dans des formations tantôt géométriques, tantôt organiques. La gestuelle, précise et électrique, évoque à la fois la rigueur classique et les ruptures contemporaines. On devine l'influence de son travail avec des artistes comme Okwui Okpokwasili ou son exploration des musiques minimalistes, bien que dans *Static Shot*, c'est le silence et la respiration des danseurs qui rythment l'espace avant que n'intervienne une bande-son pulsée.

Comme lors de la cérémonie sur la Seine, Le Pladec célèbre l'inclusion et la diversité des esthétiques. Ici, pas de pompons ou de décors surchargés, mais une pureté chorégraphique qui souligne la puissance du corps en mouvement. On perçoit aussi la trace des épreuves traversées : sa blessure à la hanche pendant les préparatifs des JO semble avoir influencé certaines séquences où la fragilité et la résistance physique deviennent métaphores de la création artistique. Les jeux de lumière sculptent les corps des danseurs du Ballet de Lorraine, créant des tableaux vivants où chaque instant est à la fois suspendu et dynamique. La pièce se clôt sur une image forte : un *solo* hypnotique, comme un écho aux défis surmontés et aux rêves réalisés.



Si *Static Shot* avait captivé par son intelligence chorégraphique, ***A Folia*** emporte carrément le public dans un tourbillon d'énergie pure. **Marco da Silva Ferreira**, chorégraphe portugais au parcours aussi atypique que fascinant (ancien nageur devenu danseur autodidacte), signe ici une œuvre magistrale, littéralement renversante. L'œuvre s'inspire de la *Folia*, tradition portugaise du XVe siècle associée aux rituels de fertilité, où danse et musique célèbrent la subversion et la communion collective. Da Silva Ferreira y puise pour créer une rencontre entre les danses historiques et les cultures urbaines actuelles. Sur une musique hypnotique de **Luis Pestana**, qui remixe *La Folia* de Corelli en y injectant des *beats* électroniques profonds, les danseurs du Ballet de Lorraine se transforment en une communauté en transe.

La pièce est portée par une rythmique implacable : les pieds frappent le sol, les torsions des corps évoquent autant les danses traditionnelles que le *krump* ou le *voguing*. Da Silva Ferreira, qui ne craint pas le conflit et aime à chorégraphier la friction, crée ici une tension palpable entre l'individu et le groupe, entre la tradition et la rébellion. Les

danseurs, en état de grâce, semblent possédés par la musique, et le public est embarqué dans cette folie collective. Les costumes d'**Aleksandar Protic**, à la fois anciens et modernes, et les lumières de **Teresa Antunes** plongent le spectateur dans une atmosphère quasi ritualiste. C'est jouissif, envoûtant, et viscéral – à tel point que la frontière entre scène et salle semble disparaître lors de l'apothéose finale.

La soirée du 7 septembre restera ainsi comme l'une des grandes réussites de cette 35e édition du festival « *Le Temps d'Aimer la Danse* ». Le triomphe debout qui a salué les artistes était amplement mérité. Preuve que la danse, dans toutes ses formes, reste un langage universel capable de nous rassembler et de nous élever. Vivement la suite du festival !

CRITIQUE, festival. ANGLET, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre Quintaou), le 7 septembre 2025. Maud LE PLADEC : « Static Shot » / Marco FERREIRA DA SILVA : « A Folia » (par le CCN-Ballet de Lorraine). crédit photographique © Laurent Philippe

---

CRITIQUE, Concert.

Philharmonie de Paris, le 7 septembre 2025. ROSSINI / VERDI : Chœurs et Ouvertures. Orchestre et Chœur de la Scala de Milan, Riccardo Chailly (direction)

L'ouverture de la saison par les *Prem's* a continué ce dimanche 7 septembre à la Philharmonie de Paris (voir notre article du 3/9 avec le *Gewandhaus* de Leipzig dirigé par Andris Nelsons). Empruntant le système des *Proms* de Londres, ces concerts proposent 700 places debout à prix très réduit sur l'ensemble du parterre. Également à l'image de concerts de *pop/rock* dans les stades, cette formule attire beaucoup de jeunes. Nous tenons à applaudir cette initiative de la Philharmonie qui permet de faire rayonner l'art de la musique classique auprès des jeunes, élargissant l'accès non seulement à la culture mais à ce que la culture à de meilleur à donner sur le plan de la musique classique. Mais venons-en à l'événement du jour…

Riccardo Chailly, mythique chef milanais, vient à Paris interpréter avec son **Orchestre et Chœur de la Scala de Milan** les plus belles pages de deux grands maîtres de l'opéra italien : **Verdi** et **Rossini** ! Et cette unité absolue tient ses

promesses d’émotion et de jouissance. Les célèbres *ouvertures* de Rossini sont entendues comme on voudrait qu’elles le soient toujours : une version qui ne peut pas faire débat ! Le chef et l’orchestre les connaissent par cœur, tout cela leur est parfaitement naturel. Le public des *Prem’s* applaudit à tout rompre ces tubes qui méritent de l’être. 200 ans après leur création, il est beau de voir que ces pièces continuent de nous enthousiasmer et de nous rendre heureux aux larmes. Si on peut comparer l’Orchestre Philharmonique de Berlin à la meilleure des voitures de courses, l’Orchestre de La Scala est quant à lui un cheval. De course ou de spectacle équestre, il se différencie par son humanité, sa vie intérieure, sa fragilité, son élégance, une âme à nulle autre pareille. Riccardo Chailly en est le cavalier délicat. Il fait faire figures et tours de piste à l’orchestre sans jamais tirer sur le mors, toujours avec une souplesse qui transpire la bienveillance.

Ce programme mettait d’autant plus en valeur l’orchestre qu’il regorgeait de *soli* pour tous les instruments. On ressent très clairement que cet orchestre écoute depuis toujours les plus belles voix du monde. Alors, chaque musicien, à son tour, chante, fait chanter son instrument. Il n’est pas un motif musical, que ce soit en *solo* ou en *tutti* qui ne paraisse chanté ; comme si chaque ligne mélodique avait un texte propre, fait de consonnes et de voyelles, et porteur d’un sens véritable.



À propos de chant, le chœur se fait, comme souvent chez Verdi, la voix du peuple. Un peuple très nombreux (une centaine de choristes !), fervent, tantôt joyeux, belliqueux et surtout patriote. S'ils chantent presque tous dans leur langue maternelle, la diction n'est cependant pas toujours précise. Mais pour une fois cela n'a pas d'importance. Un humanité hors norme pour nos oreilles trop policées se dégage de cette masse chantante, éblouissante de justesse (de sens et de diapason), et rythmiquement en place comme on l'entend rarement sur les scènes d'opéra.

Maestro Chailly donne à cet ensemble de musiciens une unité dont il fait savamment varier les couleurs. Il est un maître de la nuance comme on en rencontre peu, de l'orchestre en général, et des pupitres en particulier – de manière à faire apparaître clairement mais sans vulgarité telle ou telle ligne musicale.

Nous tenons à remercier encore une fois la Philharmonie de Paris de proposer toujours de nouvelles formes de concert pour donner accès au meilleur du meilleur de la musique classique à tous. La résonance de cette musique populaire que sont les *chœurs* et *ouvertures* de Verdi et Rossini, que nos arrières grands-parents appelaient « grande musique », dans cette configuration, est une très émouvante réussite, et sûrement la clé du salut de notre art.

_____

CRITIQUE, Concert. Philharmonie de Paris, le 7 septembre 2025. ROSSINI / VERDI : Chœurs et Ouvertures. Orchestre et Chœur de la Scala de Milan, Riccardo Chailly (direction). Crédit photographique. Crédit photo © Antoine Benoît-Godet / Cheese

---

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 6 septembre 2025. Thierry MALANDAIN : « La

Chambre d’amour » (par le Malandain Ballet Biarritz)

Le festival « *Le Temps d’Aimer la Danse* » à Biarritz célèbre sa 35e édition (du 5 au 15 septembre 2025), affirmant une fois de plus son engagement pour une danse généreuse, plurielle et engagée. Cette année, l’événement revêt une signification particulière : il s’agit de l’avant-dernière édition dirigée par Thierry Malandain, figure emblématique de la chorégraphie française et fondateur du CCN Malandain Ballet Biarritz. Le festival, connu pour son ouverture aux esthétiques diverses (des grands ballets aux danses urbaines) et son ancrage territorial (du Pays Basque au Béarn), propose une programmation qui mêle créations audacieuses et hommages à l’héritage chorégraphique. C’est dans ce contexte que s’inscrit le spectacle « *La Chambre d’amour* », pièce mythique de Thierry Malandain ,revisitée 25 ans après sa création originale.

Créée en 2000, « *La Chambre d’amour* » fut le premier ballet chorégraphié par **Thierry Malandain** pour sa compagnie à Biarritz. Pour cette 35e édition, le public a eu le privilège d’assister à une reprise spéciale présentée à la **Gare du Midi**, lieu historique de sa création. Cette œuvre, inspirée d’une légende basque tragique, raconte l’histoire de deux amants, Ura et Ederra (Eau et Beauté), emportés par l’océan alors qu’ils s’aimaient passionnément dans une grotte côtière. Le thème, universel et intemporel, résonne avec force dans cette

nouvelle version, où Malandain explore avec subtilité la tension entre l’amour éphémère et la puissance destructrice de la nature.

Les modifications apportées – nouvelles lumières, costumes et scénographie – offrent une expérience visuelle et émotionnelle profondément renouvelée. Les éclairages de **François Menou** soulignent avec poésie les corps des 22 danseurs, tandis que les costumes de **Jorge Gallardo** évoquent à la fois la tradition basque et une modernité aérienne. La musique originale de **Peio Çabalette**, mêlant compositions contemporaines et références à Maurice Ravel, enrichit la narration d’une dimension sonore envoûtante, tantôt douce, tantôt tumultueuse comme l’océan qui inspire la légende.



La **Compagnie Malandain Ballet Biarritz** livre une interprétation remarquable, alliant technique classique exigeante et expressivité contemporaine. Les danseurs, portés par une énergie collective palpable, incarnent avec grâce et

intensité les tourments des amants maudits. Les mouvements, tantôt fluides et enlacés, tantôt saccadés et dramatiques, traduisent parfaitement la dualité entre passion et fatalité. « *La Chambre d'amour* » n'est pas seulement un spectacle : c'est un héritage vivant, un pont entre le passé et l'avenir de la danse. Alors que Malandain clôt bientôt un chapitre magnifique, cette reprise offre au public un moment d'émotion pure et rappelle que la danse, comme l'amour, est une affaire de passion et d'éternité.

Car cette édition 2025 marque un tournant pour le festival et le CCN Malandain Ballet Biarritz. Thierry Malandain, après avoir porté la compagnie au rang de référence internationale, passera la main dans quelques mois à **Martin Harriague**, nommé directeur du CNN de Biarritz (et donc du festival) à partir du 1er janvier 2027. Harriague, chorégraphe et danseur basque, incarne une nouvelle génération d'artistes polyvalents (scénographe, compositeur, danseur) et promet d'inscrire le CCN dans une « *tension féconde entre exigence artistique et ouverture populaire*« . Preuve de cette relève dynamique, une de ses pièces était présentée en parallèle et au même moment au Théâtre du Casino de Biarritz (nous y reviendrons demain…), annonçant déjà une programmation future audacieuse et inclusive !

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 6 septembre 2025. Thierry MALANDAIN : « La Chambre d'amour » par le Malandain Ballet Biarritz. Crédit photographique. Crédit photographique © Stéphane Bellocq

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre du Casino), le 5 septembre 2025. « AMERICA » par Martin HARRIAGUE et le Ballet de l'Opéra Grand Avignon

La 35e édition du festival « *Le Temps d'Aimer la Danse* » a débuté en trombe, ce vendredi 5 septembre 2025, au Théâtre du Casino de Biarritz avec la performance audacieuse de « *America*« , par le jeune chorégraphe basque Martin Harriague, futur directeur du CCN de Biarritz (et du festival biarrot) à l'horizon 2027. Ce spectacle était présenté en parallèle de celui de Thierry Malandain (“*La Chambre d'amour*”, à la Gare du Midi, nous y reviendrons…), et a d'emblée placé la barre très haut, en mêlant satire politique, virtuosité chorégraphique et une théâtralité assumée.

« *America* » a été créé la saison dernière à l'Opéra Grand Avignon, avant d'être repris en juillet dernier au Festival d'Avignon, où Harriague dirige depuis septembre 2024 le Ballet

de l’Opéra de la cité papale. Son langage chorégraphique, souvent décrit comme *physique* et *explosif*, s’appuie sur une grammaire classique mais y intègre des éléments provocateurs et humoristiques, souvent nourris par la musique. Cette approche polymorphe (scénographie, lumière, vidéo) reflète sa formation pluridisciplinaire et son expérience internationale. Portée par les **12 danseurs du Ballet de l’Opéra Grand Avignon**, « *America*” dépeint avec une ironie mordante et une énergie jubilatoire la figure de Donald Trump et les contradictions de l’Amérique contemporaine. Martin Harriague y confirme son statut d’artiste incontournable, capable de transformer un sujet politique explosif en une expérience chorégraphique immersive et drôlissime.

Son travail repose, entre autres choses, sur un usage multimédia intensif et percutant : un écran projetant des images historiques des États-Unis (colonisation, présidents successifs) et des extraits vidéo de Trump, soulignant ses discours controversés sur l’immigration, les armes à feu, ou ses outrances misogynes. La chute du drapeau américain pour révéler cet écran a symbolisé la rupture avec les idéaux traditionnels. Les danseurs, vêtus de costumes et masques à l’effigie de Trump, imitent sa démarche et ses gestes (poings serrés, mouvements saccadés) avec une exagération comique, oscillant entre obscénité et grotesque. La « danse signature » de Trump, bras levés, est devenue un moment hilarant et cinglant.

La pièce aborde des thèmes comme la construction du mur frontalier ou l’assaut du Capitole, traduisant la violence d’une Amérique fracturée. La conclusion sur « *God Bless the U.S.A.* » de Lee Greenwood, accompagnée d’une pluie de faux dollars et d’un générique façon *soap opera*, tourne en dérision l’élitisme et le nationalisme. La bande-son mélange également percussions stridentes, extraits de « *Mississippi Goddam* » de Nina Simone, et morceaux enregistrés avec la voix de Trump, créant une tension entre gravité et absurdité.

La performance a été saluée par une *standing ovation* du public, conquis par l'audace du propos et la maîtrise technique des interprètes. Harriague, déjà lauréat du Grand Prix de la Critique 2025 pour « *Crocodile*« , prouve que la danse contemporaine peut être à la fois un art engagé et un vecteur de joyeuse catharsis !…

_____

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre du Casino), le 5 septembre 2025. Martin HARRIAGUE : « AMERICA » (par le Ballet de l'Opéra Grand Avignon). Crédit photographique © Stéphane Bellocq

---

CRITIQUE, festival. 46eme festival PIANO AUX JACOBINS, Cloître des Jacobins, le 4 septembre 2025. Fazil SAY (piano)

La 46ème édition du Festival Piano aux Jacobins a été confiée à Fazil Say qui reste un trublion dans

le panorama du piano classique. En effet, le pianiste turc reste un enfant terrible car il joue de moins en moins le répertoire, compose de plus en plus et joue ce qu'il compose…

Une ouverture festive pour le 46ème Festival Piano aux Jacobins !

Ce soir, il a construit pour Piano aux Jacobins un concert sans entracte nous faisant passer de l'Alpha à l'Omega du piano, avec les fameuses *Variations Goldberg* de Bach – qui sont l'une des œuvres les plus jouées et les plus enregistrées des œuvres pour clavier du Kantor de Leipzig. Les pianistes se sont emparés de ce monument avec bonheur quand les clavecinistes ne le font pas moins. Pour un pianiste ces *variations* représentent un Himalaya qu'ils gravissent dès qu'ils le peuvent et enregistrent parfois très (trop?) tôt. Fazil Say les a gravées en 2023. Il les a travaillées durant la période *Covid*. Son enregistrement, très sérieusement fait, est très apprécié du public comme de la critique. Ce soir dès l'*Aria* nous remarquons qu'il a considérablement évolué en enrichissant de trilles et de *grupetti* la mélodie si pure de l'exposition. C'est très délicat et original. Ce qui frappe également dès cette exposition c'est l'extraordinaire dynamique des nuances qu'il tire de son piano. Le début est *pianissimo,* mais à plusieurs reprises Fazil Say ira vers le *fortissimo*, réservant toutefois des nuances encore plus puissantes à la polyphonie majestueuse pour certaines variations. Chaque variation a sa personnalité, et Fazil Say semble parler à quelqu'un. Ses gestes du bras ou de toute le corps dessinent des arabesques. Ces courbes souples sont dans son jeu. Le chant continu dans cette œuvre si variée est systématiquement magnifié par l'interprète. De même, les éléments dansants sont toujours souplement joués. Tout cela

est très personnel et très beau. Par moments, il y a comme une manière d'improviser les variations sur le chant. Cette liberté et cette souplesse qui irriguent l'interprétation de Fazil Say permettent de rêver en écoutant son interprétation très fouillée. Après cette œuvre baroque emblématique, le compositeur virtuose va nous proposer des œuvres de sa composition.

Ne prenant que quelques minutes, Fazil Say enchaîne ensuite avec sa musique dans un état de transe : *Yeni hayat (« nouvelle vie »)*, sonate pour piano op 99, est une pièce intense dans laquelle le pianiste compositeur utilise des effets sur les cordes à main nue comme un piano préparé. Cela évoque la cithare, le cymbalum. La richesse du jeu et la concentration extrême de l'interprète nous entraînent dans un monde musical intense. Les *4 ballades Kara Toprak* (« terre noire ») qui suivent sont bien plus dramatiques et effectivement par des effets sur les cordes à main nue, le tonnerre et des tremblements de terre s'invitent. Indéniablement, le compositeur utilise toutes les possibilités de l'instrument et l'interprète est vraiment virtuose. Nous renouons en quelque sorte avec les compositeurs virtuoses comme Bach, Mozart, Beethoven, Liszt ou Rachmaninov. Et justement, c'est le fameux thème de Pagannini repris par Rachmaninov dans de subtiles variations qui servira de départ à la partie *Jazz.* C'est brillant, virtuose et on devine que Fazil Say improvise avec malice. Évidemment le charme de la mélodie de *Summertime* reste intact, et la *Marche Turque* de Mozart se déhanche et se contorsionne, mais reste reconnaissable. C'est de la très belle musique et du grand piano que nous a proposés ce pianiste inclassable. La *standing ovation* du public dit bien l'impact de cet artiste.

La 46ème saison de Piano aux Jacobins débute de manière festive et intense. Ce récital nous rappelle que le *jazz* y a une belle place dans sa programmation. Ainsi d'autres belles soirées sont à venir que nous partagerons avec vous lecteurs

!…

CRITIQUE, festival. 46eme festival PIANO AUX JACOBINS, Cloître des Jacobins, le 4 septembre 2025. Fazil SAY (piano). Crédit photo (c) Droits réservés

VIDEO : Fazil SAY interprètent les Variations Goldberg de Bach

---

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 3 septembre 2025. MENDELSSOHN : Symphonie n° 5 « Réformation » / BRAHMS : Un Requiem allemand. Gewandhausorchester, Chœur de l’Orchestre de Paris, Andris

Nelsons (direction)

Un nouveau festival à Paris ? C'est le projet qu'initie en cette rentrée la Philharmonie, avec l'organisation de cinq concerts de prestige, réunissant les phalanges musicales de Leipzig, Berlin, Milan et Paris, toutes dirigées par les meilleurs chefs du moment. Appelée « *Prem's* » sur le modèle des *Proms* londoniens, cette première édition lance un clin d'œil au plus célèbre des festivals symphoniques, en reprenant le principe populaire d'un placement debout au parterre : 700 places au tarif de 15€ sont ainsi proposées pour chaque programme, ce qui en fait une des propositions les plus alléchantes de ce début de saison, à ne rater sous aucun prétexte !

A l'instar des *Proms*, le dernier concert très attendu avec l'Orchestre de Paris et Klaus Mäkelä se distingue par son programme original, autour de la France et de l'Amérique : on ne sait pas encore si le public sera incité à chanter, comme c'est le cas à Londres pour accompagner les pièces patriotiques britanniques (au premier rang desquelles la première marche militaire de *Pomp and Circumstance* d'Elgar), mais c'est là une hypothèse à envisager. En attendant, le festival accueille pour deux concerts (dont le premier la veille, dédié à Dvorak et Sibelius), l'un des orchestres les plus fameux d'outre-Rhin, le *Gewandhausorchester* de Leipzig. En tournée européenne, l'orchestre allemand a notamment fait étape aux… *Proms*, avant sa venue à Paris. On le retrouve pour un programme d'une grande cohérence, qui confronte les inspirations religieuses de deux géants du XIXème siècle, Mendelssohn et Brahms, inspirés par les racines protestantes

germaniques.

Le concert débute avec la *symphonie « Réformation »* de **Felix Mendelssohn**, en réalité sa *Deuxième symphonie*, si l'on s'en tient à l'ordre chronologique. Suite à l'échec de la première représentation en 1832, le compositeur mis de côté l'ouvrage, pour ne plus jamais revenir dessus. C'est pourtant là une symphonie d'une haute inspiration, composée pour fêter le tricentenaire de la confession d'Augsbourg, un des textes majeurs de la Réforme de Luther. Encore influencée par le style de Beethoven, cet opus souvent sous-estimé embrasse plusieurs citations de thèmes religieux, tels que l'*Amen* de Dresde ou le choral « *Notre Dieu est une solide forteresse* ». Dès les premières notes de l'introduction lente, le chef **Andris Nelsons** (né en 1978) imprime une concentration sur les enjeux d'élévation spirituelle, en refusant tout effet dramatique inutile. Le fondu ouaté qui se dégage de la superposition des lignes, aux transitions souples sans *vibrato*, impressionne par ses qualités de mise en place et son exploration des moindres détails dans les *piani*. Le chef letton n'en oublie pas le discours d'ensemble, en accélérant subrepticement le *tempo* dès l'exposition du premier thème, tout en restant très attentif aux nuances et aux fins de phrasés, d'un raffinement exquis.

La délicatesse aérienne qui se dégage du deuxième mouvement met en valeur les qualités d'orchestrateur de Mendelssohn, tandis que Nelsons minore la virtuosité des interventions aux vents pour mettre l'ensemble des instruments sur le même plan. Les premières mesures de l'*Andante* poursuivent sur cette lignée, sans pathos inutilement surligné. Mais c'est plus encore le *Finale* qui impressionne par la maîtrise de ses éléments entremêlés, de l'introduction superbe sans triomphalisme à la marche savante en écriture fuguée, en hommage à Bach. Ce dernier mouvement aussi entêtant qu'efficace, en ce qu'il revisite la mélodie principale en de multiples variations, évite tout pompiérisme sous la baguette

toute de mesure de Nelsons, très engagé tout du long.

Après l'entracte, les troupes s'étoffent plus encore, en entrant accompagnées du **Chœur de l'Orchestre de Paris**, pour porter haut l'un des chefs d'œuvre de Brahms, Un *Requiem allemand* (1868). Là encore, Andris Nelsons reste attaché à pénétrer les intentions de l'ouvrage, très personnel du fait de son écriture basée sur les écritures saintes, mais détachée de toute tradition liée aux messes de Requiem. Bouleversé par le décès prématuré de son ami Robert Schumann en 1856, puis par la mort de sa mère en 1865, Brahms colore le début de l'ouvrage d'une palette inhabituellement sombre et immobile : Nelsons donne une nouvelle leçon d'équilibre, en faisant entendre les moindres détails du jeu subtil sur les nuances, aux graves menaçants souvent en sourdine. L'entrée du chœur *a cappella* est ainsi saisissante de vérité, tant la prière qui s'adresse aux vivants, privés de leurs proches défunts, touche au cœur par sa simplicité, sans artifices en termes de virtuosité. Le tapis de graves, comme murmuré, fascine durablement, donnant au chœur de l'Orchestre de Paris, très investi, une place prépondérante mais jamais outrepassée. L'atmosphère lente et mystérieuse s'éclaire peu à peu, par touches successives, avant de faire place à un humanisme incitant à prendre conscience de la brièveté de la vie, à l'instar du message identique professé dans *Les Saisons* de Haydn. Quelques motifs fugués viennent ensuite montrer toute la capacité du chœur en ce domaine, soutenu par un Nelsons qui sculpte les phrasés sur le sens, naviguant entre lumière et pénombre. Les interventions solistes de **Julia Kleiter** et **Christian Gerhaher** se situent sur les mêmes cimes, entre qualité de diction et éloquence sans ostentation, faisant de ce concert une des grandes réussites du début de saison.

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 3 septembre 2025. MENDELSSOHN : Symphonie n° 5 « Réformation », BRAHMS : Un Requiem allemand. Julia Kleiter (soprano), Christian Gerhaher (baryton), Chœur de l'Orchestre de Paris, Richard Wilberforce (chef de chœur), Gewandhausorchester Leipzig, Andris Nelsons (direction musicale). A l'affiche de la Philharmonie de Paris, le 3 septembre 2025. Photo (c) Denis Allard

CRITIQUE, festival. BUCAREST, 27ème FESTIVAL ENESCU (Athénée Roumain), le 4 septembre 2025. WAGENAAR / MOZART / DVORAK. Valentin Serban (violon), Orchestre Philharmonique de Rotterdam, Lahav Shani (direction)

Ce 4 septembre, dans le cadre sacré du 27e Festival International George Enescu, la mythique salle de concert de l'Athénée Roumain (*Romanian*

Athenaeum) a accueilli l’un des couples artistiques les plus électrisants de la scène actuelle : le prodigieux chef israélien Lahav Shani et son Orchestre Philharmonique de Rotterdam, auxquels est venu se joindre la fine fleur du violon roumain, le formidable Valentin Serban.

Comment évoquer cette soirée sans d’abord s’incliner devant le lieu qui l’a abritée ? L’Athénée n’est pas une simple salle de concert ; c’est le sanctuaire de l’âme musicale roumaine. Sous sa coupole majestueuse, ornée de fresques qui ravissent l’œil autant que l’oreille est comblée, chaque concert revêt une solennité particulière. Les loges circulaires, les dorures étincelantes et la fameuse acoustique, à la fois précise et enveloppante, font de chaque note une confidence partagée entre les artistes et le public. C’est ici, dans ce panthéon des arts, que la magie a opéré.

Le programme s’ouvrait avec une rareté des plus séduisantes : l’Ouverture *Cyrano de Bergerac* de **Johan Wagenaar**. Sous la baguette incroyablement précise et énergique de **Lahav Shani**, l’orchestre a déployé une palette de couleurs étourdissante. De la verve héroïque du panache de Cyrano à la tendresse mélancolique de Roxane, Shani a sculpté chaque phrase avec une dramaturgie digne des plus grands metteurs en scène. Les cuivres éclatants, les vents espiègles et les cordes voluptueuses ont fait de cette ouverture un spectacle à part entière, une entrée en matière aussi audacieuse que réussie.

Puis vint le moment **Valentin Serban**. Affrontant le délicat et exigeant *Concerto pour violon n°5* en la majeur, K. 219 de **W. A. Mozart**, le jeune violoniste roumain a démontré pourquoi il est considéré comme l’une des étoiles montantes de sa génération. Son jeu, d’une pureté cristalline et d’une

élégance naturelle, a épousé parfaitement l'esprit mozartien. La cadence du premier mouvement était d'une intelligence musicale rare, et l'*Adagio* a fait frémir la salle entière par son intensité contenue et son phrasé d'une sensibilité bouleversante. Le *Finale*, pétillant de joie et de virtuosité, a confirmé son immense talent. Mais le public, conquis par son jeune compatriote, a réclamé plus, et a obtenu deux *bis*. D'abord, une plongée dans l'âme roumaine avec une pièce virevoltante de **Georges Enescu** – une démonstration de virtuosité folklorique qui a embrasé la salle, un hommage poignant à la « gloire nationale » dans son propre temple. Puis, dans un contraste saisissant, Serban a offert le *Largo* de la *Partita pour violon seul n°3* en do majeur (BWV 1005) de **J. S. Bach**. D'un archet délicat et d'un son d'une pureté absolue, il a transformé l'Athénée en une chapelle silencieuse !…

Après l'entracte, **Lahav Shani** et le **Philharmonique de Rotterdam** nous ont offert une interprétation si neuve, si puissante et si émotionnelle de la *Symphonie n°9 « Du Nouveau Monde »* d'**Antonin Dvořák** qu'elle en semblait réinventée. Dans l'*Adagio – Allegro molto* liminaire, les premiers accents dramatiques des cors et des bassons ont installé une tension narrative immédiate. Puis l'explosion de l'*Allegro molto* nous a saisis à la gorge. Le tempo était parfait, alliant une puissance tellurique à une clarté de texture remarquable. Shani a magistralement mis en valeur le dialogue entre les pupitres, construisant une architecture sonore d'une solidité et d'une finesse incroyables. Le *Largo* fut certainement le cœur de la soirée, grâce au célèbre cor anglais, d'une poésie à couper le souffle, qui a chanté sa mélancolie devant un auditorium devenu mutique. Shani a déployé un suspense dramatique intense, chaque crescendo était une vague d'émotion qui venait nous submerger. Les cordes, d'une douceur et d'une profondeur abyssales, ont porté le mouvement vers une contemplation quasi mystique. Absolument grandiose. Le *Scherzo : Molto vivace* s'est révélé être un véritable tourbillon

d’énergie et de rythmes dansants ! La précision rythmique de l’orchestre était époustouflante, une mécanique de haute précision au service d’une joie pure et contagieuse. Les contrastes dynamiques étaient saisissants, passant des *pizzicati* les plus délicats aux *tutti* les plus enivrants. Quant au *Finale : Allegro con fuoco*, Shani a lancé le mouvement final avec une furia héroïque et exaltante : c’était un feu d’artifice orchestral, une conclusion d’une puissance et d’une cohérence narratives rares. La reprise des thèmes précédents fut un moment de révélation, et la course vers la coda, d’une vitesse et d’une précision vertigineuses, a soulevé le public de son siège avant même que la dernière note ne se soit éteinte.

La salle, debout, a explosé en ovations. Des *bravi* frénétiques ont salué le génie de Shani, la performance de chaque soliste et la cohésion fabuleuse de l’orchestre. En *bis*, pour calmer les cœurs palpitants, ils nous ont offert une merveille : une délicate et envoûtante version orchestrale du 6ème mouvement (*Allegretto grazioso*) des *Romances sans paroles* de **Félix Mendelssohn**. Ce fut la caresse après l’orage, un moment de grâce pure et sereine qui a clos une soirée parfaite.

Du grand, du très grand art !

CRITIQUE, festival. BUCAREST, 27ème FESTIVAL ENESCU (Athénée Roumain), le 4 septembre 2025. WAGENAAR / MOZART / DVORAK. Valentin Serban (violon), Orchestre Philharmonique de Rotterdam, Lahav Shani (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, festival. BUCAREST, 27ème FESTIVAL ENESCU (Athénée Roumain), le 3 septembre 2025. BEETHOVEN / BERLIOZ. Isabelle Faust (violon), Les Siècles, Ustina Ubitsky (direction)

Après avoir ébloui le public la veille, l'Orchestre *Les Siècles* était de retour sur la scène de l'Athénée Roumain pour un deuxième rendez-vous dans le cadre de la 27ème édition du Festival Enescu. Cette fois, la baguette était confiée à la jeune et talentueuse cheffe bavaroise Ustina Ubitsky, ancienne assistante de François-Xavier Roth à Cologne, qui a dirigé un programme contrasté et exaltant avec une autorité et une sensibilité rares.

La particularité des ***Siècles*** – jouer sur instruments d'époque – a offert une double expérience auditive. Pour le *Concerto pour violon en ré majeur*, op. 61 de **Ludwig van Beethoven**, l'orchestre a adopté des instruments classiques, tandis que pour la *Symphonie fantastique*, op. 14 d'**Hector Berlioz**, ce sont des instruments français du début du XIXe siècle qui ont

pris vie, créant une palette de couleurs unique pour chaque univers.



Dès les premiers accords de l'orchestre dans le chef d'oeuvre de Beethoven, la texture claire, les bois délicats et les cordes dépourvues de *vibrato* ont installé une tension dramatique typiquement beethovénienne, mais avec une transparence et une intimité saisissantes. Puis entra **Isabelle Faust** avec son Stradivarius « *Belle au bois dormant* » de 1704 – qui a immédiatement chanté avec une pureté de son et une justesse absolue. Son interprétation fut un modèle d'équilibre et d'intelligence musicale. Elle a navigué entre une virtuosité éclatante, notamment dans les cadences et les passages de bravoure, et une introspection poétique remarquable. Le dialogue avec les pupitres de l'orchestre, particulièrement avec les bois, était d'une complicité évidente, comme une conversation entre amis. **Ustina Ubitsky** s'est montrée une partenaire idéale, soutenant la soliste avec une écoute constante, veillant à une balance parfaite et maintenant une énergie rythmique qui a insufflé une vitalité juvénile à la partition. Le public, conquis, l'a longuement acclamée. En *bis*, Isabelle Faust a offert un moment de grâce absolue en interprétant l'extrait d'une tendre et délicate *Partita* de Bach.

Après l'entracte, place à la démesure berliozienne. Le changement d'instruments était immédiatement perceptible : les cuivres aux sonorités plus rugueuses et éclatantes, les timbales aux peaux de peau, les bois au caractère plus individuel ont plongé la salle dans le siècle romantique. **Ustina Ubitsky** a révélé toute l'étendue de son talent dans cette œuvre-fleuve. Dirigeant sans partition, elle a sculpté la *Symphonie Fantastique* avec une vision à la fois

architecturale et frénétique. Les « *Rêveries – Passions* » ont jailli avec un lyrisme intense, suivies par un « *Un Bal* » d'une élégance virevoltante, où les harpes et les *pizzicati* des cordes ont créé une atmosphère envoûtante. Coup de génie scénique et sonore dans ce deuxième mouvement : pour amplifier l'effet onirique et spatial, les quatre harpistes avaient été installées sur le rebord de la scène, dans le dos de la cheffe. Leur jeu, visuellement et acoustiquement mis en avant, a produit un effet saisissant, comme une invitation à entrer dans la valse du songe. Dans la même logique, le cornet à pistons solo (remplaçant le cor anglais pour cette version) s'est levé pour jouer son dialogue avec les quatre harpes, projetant un son d'une présence et d'une mélancolie envoûtantes. La « *Marche au supplice* » a ensuite déferlé avec une violence rythmique implacable, avant que le « *Songe d'une nuit de sabbat* » ne plonge l'auditeur dans un chaos diabolique magistralement contrôlé. Les cloches graves, les grotesques des Vents et la furie générale de l'orchestre ont été conduits par Ubitsky avec une précision et une énergie foudroyantes, sans jamais sacrifier la clarté des différentes voix.

Une soirée magique qui a une fois de plus démontré la vitalité et l'excellence de l'Orchestre Les Siècles, et qui a révélé au public du Festival Enescu une cheffe, Ustina Ubitsky, dont on est maintenant impatient de suivre la brillante carrière !…

CRITIQUE, festival. BUCAREST, 27ème FESTIVAL ENESCU (Athénée Roumain), le 3 septembre 2025. Isabelle Faust (violon), Les Siècles, Ustina Ubitsky (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu et Catalina Filip

CRITIQUE, festival. BUCAREST, 27ème FESTIVAL ENESCU (Athénée Roumain), le 2 septembre 2025. BOULEZ / RAVEL / DEBUSSY / ENESCU. Sarah Aristidou (soprano), Orchestre Les Siècles, Franck Ollu (direction)

Le concert du 2 septembre 2025 – au sublime Athénée Roumain, l'une des plus belles salles de concert du monde – nous fait entrer de plein pied dans l'excellence du 27ème Festival Enescu de Bucarest, qui a lieu tous les deux ans et qui est désormais dirigé par le chef roumain Cristian Macelaru (dont c'est cette année la première programmation). Sous la direction experte de Franck Ollu, spécialiste de la musique française et contemporaine, l'orchestre *Les Siècles* a offert une performance transcendante, magnifiquement soutenue par la soprano franco-chypriote Sarah Aristidou. Le programme, intelligemment construit, a navigué entre modernité et tradition, avec des

œuvres de Boulez, Ravel, Debussy et Enescu.

Le concert débute par les *Improvisations I et II sur Mallarmé* de **Pierre Boulez** : ces pièces, tirées de *Pli selon pli*, hommage à Stéphane Mallarmé, explorent la fragmentation poétique et la sonorité orchestrale complexe. Boulez y fusionne texte et musique dans un langage moderniste et introspectif. **Sarah Aristidou** a captivé le public dès les premières notes. Sa voix a épousé avec agilité les méandres des partitions de Boulez, passant de murmures éthérés à des *climax* dramatiques. Sous la direction précise de **Franck Ollu**, ***Les Siècles*** ont restitué toute la densité des œuvres, avec une clarté rythmique et une palette de couleurs sonores qui ont mis en valeur l'héritage boulézien. L'interprétation a souligné la modernité des œuvres tout en respectant leur profondeur poétique.

Après une courte pause, la *Pavane pour une infante défunte* de **Maurice Ravel** a fait forte impression. Composée en 1899, cette pièce emblématique de Ravel évoque une pavane dansée par une infante à la cour espagnole. Initialement pour piano, elle fut orchestrée en 1910, offrant une mélancolie noble et une simplicité archaïque. Les Siècles ont interprété la *Pavane* avec une sensibilité remarquable : les cordes en boyaux et les bois d'époque ont restitué les nuances originales de l'œuvre, comme le veut la tradition de l'orchestre. La direction de Ollu a privilégié une *tempo* lent mais naturel, évitant toute lourdeur, tandis que le cor solo a chanté la mélodie avec une douceur poignante. Cette interprétation a rappelé que la *Pavane* est bien une évocation nostalgique, et non une marche funèbre.

Vinrent ensuite les *Trois poèmes de Stéphane Mallarmé* de **Claude Debussy** (dans une orchestration de Heinz Holliger). Composés en 1913, ces poèmes symbolistes (*Soupir*, *Placet futile*, *Éventail*) explorent la fusion entre texte et musique.

L’orchestration de Heinz Holliger, récente (2021), recrée l’ambiance originale avec une instrumentation proche de celle de Ravel (flûtes, clarinettes, harpe, quatuor à cordes). Sarah Aristidou a de nouveau brillé dans ces pièces : sa voix a épousé les subtilités des textes de Mallarmé, avec des nuances qui ont passé de la fragilité du *Soupir* à la vivacité de *Placet futile*. *Les Siècles* ont offert un tapis sonore raffiné, mettant en valeur les couleurs impressionnistes de l’orchestration de Holliger. La harpe et les instruments à vent se sont particulièrement détachés, créant une ambiance rêveuse qui a transporté le public.

Et c’est avec la gloire musicale nationale que s’est achevé le concert avec la *Suite Orchestrale N°1* de **George Enescu.** Cette suite, composée en 1903, incarne le style roumain d’Enescu, fusionnant des éléments folkloriques avec une orchestration riche et complexe. Elle comprend des mouvements variés, alliant danses traditionnelles et passages lyriques, et *Les Siècles* en ont livré une performance énergique et passionnée. Franck Ollu a magistralement dirigé les dynamiques changeantes, des passages délicats aux *crescendi* puissants. Les cordes ont joué avec une précision remarquable, tandis que les percussions et les bois ont ajouté une couleur typiquement roumaine. Cette interprétation a rappelé pourquoi Enescu reste un pilier de la musique classique moderne, et a été accueillie par une ovation debout.

Le concert s’est conclu par un triomphe retentissant : le public, debout, a acclamé les artistes pendant de longues minutes. Franck Ollu et Les Siècles ont démontré leur maîtrise de la musique française et contemporaine, tandis que Sarah Aristidou a confirmé son statut de soprano d’exception, capable de naviguer entre modernité et tradition avec une grâce rare. Ce programme, alliant Boulez, Ravel, Debussy et Enescu, a illustré la vision du festival sous Cristian Măcelaru : célébrer le patrimoine tout en embrassant l’innovation…

Ne manquez pas les prochains concerts du Festival Enescu 2025, qui continue jusqu’au 21 septembre avec des orchestres prestigieux et des programmes tout aussi captivants !

CRITIQUE, festival. BUCAREST, 27ème FESTIVAL ENESCU (Athénée Roumain), le 2 septembre 2025. Sarah Aristidou (soprano), Orchestre Les Siècles, Franck Ollu (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, festival. NÎMES, 4èmes Rencontres Musicales de Nîmes (Jardins de la Fontaine), le 30 août 2025. MOZART, BEETHOVEN, PÄRT, GLASS… Liya PETROVA, Alexandre Kantorow, Aurélien Pascal, Edgard Moreau,

Orchestre Consuelo…

Les Jardins de la Fontaine à Nîmes ont une nouvelle fois offert un écrin de verdure et de patrimoine exceptionnel pour le concert de clôture des 4èmes Rencontres Musicales de Nîmes, qui se sont déroulées du 26 au 30 août 2025. Le directeur général du festival, Philippe Bernhard (également aux commandes des fameuses *Nuits Romantiques* d'Aix-les-Bains), a introduit la soirée en rappelant une tradition du XIXe siècle : celle de programmer des extraits d'œuvres plutôt que des ouvrages complets, une approche artistique audacieuse reprise par les trois directeurs artistiques du festival : Alexandre Kantorow, Liya Petrova et Aurélien Pascal. En grand pédagogue, Philippe Bernhard est venu avant chaque morceau éclairer le public sur les œuvres interprétées, ajoutant une dimension instructive et immersive à cette soirée.

La première partie du concert a mis en lumière la diversité du répertoire concertant, allant du baroque au contemporain, avec une sélection d'œuvres courtes mais intenses, mélangeant les genres comme les siècles, interprétées par des solistes de renom dirigeant eux-mêmes l'**Orchestre Consuelo** (déjà présent lors de la clôture de la précédente édition de la manifestation occitane) depuis leur instrument. La soirée a ainsi débuté de manière aussi originale qu'audacieuse avec « *Echorus* » (1995), ouvrage de l'américain **Philip Glass** pour deux violons et orchestre. Les violonistes **Clémence de Forceville** et **Charlotte Juillard**, respectivement violon super

soliste de l'Orchestre de Chambre de Lausanne et du Philharmonique de Strasbourg, ont offert une interprétation hypnotique de cette pièce minimaliste. Leurs violons entrelacés ont créé une ambiance suspendue, comme des lueurs fuagces apparaissant et disparaissant dans le ciel. La pureté cristalline de l'orchestre a souligné la reproductibilité des effets de miroirs entre les deux violons, plongeant le public dans un état de méditation joyeuse. Place ensuite à la musique baroque, avec **Georg Philipp Telemann** et son *Double concerto TWV 52:G3* (1740) pour deux altos et orchestre : **Grégoire Vecchioni** et **Paul Zientara** ont insufflé à cette œuvre autant de gaieté au second mouvement que de suave mélancolie au troisième. Leur jeu, à la fois précis et émotionnel, a mis en valeur la dialogue vivifiant entre les deux altos, témoignant d'une maîtrise technique et artistique remarquable.

Puis retour au XXe siècle avec **Arvo Pärt** et son « *Ludus* » (extrait de *Tabula rasa*, 1977) pour piano préparé, deux violons et orchestre – une pièce contemporaine interprétée ici avec une intensité rare. Le piano préparé, joué avec une délicatesse extrême par **Aurèle Marthan**, a dialogué avec les violons de **Charlotte Julliard** et **Clémence de Forceville**, créant un contraste entre tension et apaisement. L'orchestre a su habilement soutenir cette architecture sonore complexe, offrant un moment de profonde réflexion spirituelle. Grâce à **Antonio Vivaldi** et son *Double concerto RV 531* (1720) pour deux violoncelles et orchestre, les deux compères **Aurélien Pascal** et **Edgar Moreau** ont pu coordonner leurs instruments avec une précision millimétrée, conférant un élan vivifiant aux dialogues et se fondant dans la profondeur des accords. Leur maîtrise technique a offert une impression de facilité, transformant cette œuvre baroque en une conversation passionnée et rythmée. Clôturant – et clou ! – de la première partie de la soirée, la trop rare pièce de **Ralph Vaughan-Williams** « *The Lark Ascending* » (1914) pour violon et orchestre a enthousiasmé l'audience. Car **Liya Petrova** été tout simplement sublime dans cette évocation poétique de l'alouette

s’élevant dans le ciel. La finesse de son jeu a produit une palette sonore aussi précise que complexe, avec une maîtrise des nuances de volumes et des ornements mélodiques délicats. Comme une fusée, le son a explosé en un festival de couleurs et d’étincelles, matérialisant la noblesse de l’oiseau déployant ses ailes. Son échange avec l’orchestre était particulièrement cohérent et émouvant, et le public nîmois ne s’y est pas trompé en faisant un triomphe à l’artiste !



L’entracte a permis au public de profiter de la fraîcheur des Jardins de la Fontaine et d’échanger sur les émotions de la première partie, autour d’un verre… ou pas ! La seconde partie a mis en lumière la virtuosité des solistes dans des œuvres allant de Mozart à Beethoven, en passant par des pièces moins connues mais tout aussi envoûtantes. Dans le *Rondo Allegro* du *13ème Concerto* pour piano de **W. A. Mozart, Aurèle Marthan** a fait pétiller ce mouvement final sous ses doigts agile. Son

jeu plein de légèreté et de précision rythmique a entraîné l'orchestre dans une danse joyeuse et énergique, rappelant pourquoi Mozart reste un pilier du répertoire concertant. La *Csárdás* (1904) pour violoncelle et orchestre du presque inconnu **Pietro Monti** a ensuite était interprétée avec brio par **Aurélien Pascal** : cette pièce pleine de feu et de passion a conquis le public par ses contrastes dramatiques et sa virtuosité technique. Les accents tziganes et les mélodies envoûtantes ont été rendus avec une intensité remarquable.

Tout aussi inconnu du grand public (comme du mélomane averti !), **David Popper** et sa *Fantaisie sur des thèmes de la Petite Russie op. 43* (1882) pour violoncelle et orchestre étaient ensuite à l'honneur. **Edgar Moreau** a offert une performance électrisante de cette pièce, qui mêle thèmes folkloriques et virtuosité pure. Son violoncelle a chanté, dansé et explosé de couleurs, soutenu par un **Orchestre Consuelo** aussi précis qu'énergique. Puis vint l'homme que tout le monde attendait, peut-être le meilleur pianiste Français de sa génération, le brillant **Alexandre Kantorow** pour clôturer la soirée avec une interprétation magisrale du *Concerto n°4 op.58* (2ème et 3ème mouvements) pour piano et orchestre de **Ludwig van Beethoven**. L'*Andante con moto* a été interprété avec une opalescence aérienne, créant une impression d'évanescence, comme un chant éthéré. Si l'orchestre a parfois manqué de substance pour créer un véritable relief face au piano, il est devenu plus saisissant dans le *Rondo Vivace*, où des éclats brillants se sont formés de la fusion des sonorités pianistiques et orchestrales. Kantorow a fait preuve d'une virtuosité éblouissante, alliant puissance et délicatesse, mettant en liesse un public bientôt debout !

Après les applaudissements nourris d'un public totalement conquis, les trois directeurs artistiques **Alexandre Kantorow, Liya Petrova** et **Aurélien Pascal** sont revenus sur scène pour interpréter un apaisant extrait du *Trio* de Mendelssohn, comme un retour au calme après une tempête de virtuosité. Ce moment

de musique de chambre intimiste a résumé l’esprit des **Rencontres Musicales de Nîmes** : le partage, la générosité et l’excellence artistique !…



CRITIQUE, festival. NÎMES, Jardins de la Fontaine, le 30 août 2025. MOZART, BEETHOVEN, PÄRT, GLASS… Liya PETROVA, Alexandre Kantorow, Aurélien Pascal, Edgard Moreau, Orchestre Consuelo…
Crédit photographique © Lewis Joly – Rencontres Musicales de Nîmes